

Trois lectures

Jean Guilton, *Mon testament philosophique*, Presses de la Renaissance, Pocket, 1999.

Dallaire, catalogue d'exposition, Musée du Québec, 1999

Noam Chomsky, *Responsabilités des intellectuels*, Agone, Comeau et Nadeau, 1999.

Pierre Vadeboncoeur

Volume 41, numéro 5 (245), octobre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32610ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vadeboncoeur, P. (1999). Compte rendu de [Trois lectures / Jean Guilton, *Mon testament philosophique*, Presses de la Renaissance, Pocket, 1999. / *Dallaire*, catalogue d'exposition, Musée du Québec, 1999 / Noam Chomsky, *Responsabilités des intellectuels*, Agone, Comeau et Nadeau, 1999.] *Liberté*, 41(5), 117–121.

PIERRE VADEBONCŒUR
TROIS LECTURES

Jean Guitton, Mon testament philosophique, Presses de la Renaissance, Pocket, 1999.

C'est du Chesterton, avec le même goût du paradoxe, en non moins croyant, mais en plus ouvert sur le doute, en plus universel peut-être, Guitton, un croyant à l'esprit critique s'exerçant sur la croyance comme sur le doute, homme d'esprit mais en même temps homme de méditation. Je le juge d'ailleurs sur ce seul ouvrage, car je ne connais pas les autres ni son histoire. Chesterton, dis-je, mais en moins délibérément apologétique, si je me rappelle bien le catholique anglais. Guitton est un philosophe et ce n'est pas la même chose. Un penseur qui, ici, pratique l'humour, multiplie les drôleries. Il s'agit des conversations philosophiques d'un mourant quasi centenaire représentant Guitton lui-même, avec Pascal, Bergson, de Gaulle, Socrate, le Greco, plus quelques autres, même le diable — et finalement avec Mitterrand, ce qui donne la mesure de la fantaisie de l'auteur, mais aussi de son sérieux, imaginez.

Ce livre souffre de son parti pris d'apparente légèreté mais, d'autre part, c'est tout le contraire, et je sens que j'ose à peine l'aborder, car il faut un peu partout s'y mesurer avec l'absolu. Il faudrait de plus rendre compte des vues pénétrantes dont il regorge. Comment le faire,

surtout devant un public hostile, car, je le répète, le philosophe Guitton est catholique — si « voltairien » qu'il soit, comme il dit.

Rabattons-nous donc, en guise d'appât, sur autre chose, deux lignes, un petit hors-d'œuvre, une beauté :

— Guitton, demande le Greco, qu'est-ce que le dessin ?

— La défaite du temps, l'honneur de l'espace.

Pour le reste, pour l'essentiel, les mécréants, les croyants aussi, peuvent toujours aller voir. Ils en auront pour leur argent, à admirer forcément, ou à rejeter compulsivement. Que liront-ils ? Mille observations de Guitton lui-même. Que le catholicisme est la seule religion où il est demandé d'obéir, profond sujet. Qu'il n'y a rien de plus grand que la personnalité. Qu'il y a des philosophies religieuses où le salut passe par l'oubli de la personnalité. Que les textes évangéliques et la Bible en général ne peuvent, suivant leur nature, relever ni de ce qu'on appelle mythe, ni de ce qu'on appelle légende. Et combien d'autres choses. Enfin ceci :

— Guitton, demande Bergson, de quoi parle-t-on dans l'univers, en ce début de troisième millénaire ?

— J'entends bruire un seul grand débat. Il réunit toutes les traditions, toutes les philosophies, toutes les religions, tous les peuples, les langues, les races et les nations. Et c'est un débat sur Dieu.

Ce qui rejoint Malraux.

*

Dallaire, *catalogue d'exposition, Musée du Québec, 1999.*

L'œuvre de Jean Dallaire est une fête où toute la peinture est conviée. Cent vingt-neuf œuvres sont réunies dans cette exposition présentée l'été dernier à Québec et qui viendra dans quelques mois à Montréal. Une fête

aussi que cette exposition et que le catalogue qui en est le reflet plein d'images.

Chez Dallaire, toute la peinture est conviée et tout le monde l'est aussi, personne n'est écarté, aucun public ne l'est. L'art de Dallaire, à la fois brillant et humble, emprunteur et néanmoins novateur, des plus accessibles et pourtant secret, grave mais on ne peut plus fantaisiste, est paradoxal même dans son succès, lequel s'étend jusque dans les milieux qui naguère lui restaient obstinément fermés. La rétrospective Dallaire illustre un paradoxe analogue, montrant dans l'œuvre qu'on avait considérée comme mineure un éclat inattendu dont l'autorité surprend. Cette exposition, pour ainsi dire nouvellement révélatrice, prend valeur de consécration définitive du peintre.

Michèle Grandbois signe des notes abondantes et instructives sur Dallaire, sur son histoire et sur son œuvre. Outre ce bon texte, deux auteurs font dans le commentaire, disons exagérément.

Je sais un peu ce que c'est, le commentaire. Je m'y livre impunément moi-même assez. L'un de ces auteurs, tortionnaire, torture l'idée. Par exemple dans cette phrase : « ... la figuration moderne au moyen de laquelle l'artiste cherche l'expression symbolique de la forme, du dessin, de la texture et de la couleur en tant que (re)présentations créatrices de son imaginaire ». Voyez-vous Dallaire, cigarette au bec, cherchant avec son pinceau par la figuration moderne une expression symbolique de la texture en tant que (re)présentation créatrice ?...

Je me demande avec effroi ce qui sortirait d'un artiste si nos gloses précédaient l'art et le déterminaient. Sans doute quelque chose comme un cheval dessiné par un comité.

L'autre commentaire est de Michaël La Chance. Or, saisir le sens de l'acte de peindre et de ce qui est peint est à jamais impossible. La Chance est remarquablement

perspicace et de plus il a une plume. Mais impossible de ne pas passer le but et de beaucoup. Difficile même de ne pas distordre le sujet tant et plus.

Le seul recours est vraiment l'œuvre, tel tableau, tel autre, l'œuvre qu'on ne *comprend* pas. Ou encore, sur le vif, la lettre émue d'un ancien élève, Jean Letarte, disant, au sujet de Dallaire, que celui-ci laissait faire à chacun ce qu'il voulait. « C'était notre ami, notre copain. Nous aurions volontiers donné notre chemise pour lui. Il buvait, il était toujours fauché. Nous aussi, mais chaque jour nous nous cotisions pour lui payer un verre ou deux à la taverne. Il aimait peindre. Alors que les autres professeurs discouraient et philosophaient sur la peinture, lui peignait et nous faisait peindre. Il se contentait de nous donner des conseils lorsqu'il sentait que nous nous engagions dans une mauvaise voie. »

J'ai mêlé l'ordre des phrases ici, mais ça n'a pas d'importance. Le conseil vaut : philosopher peu.

Noam Chomsky, **Responsabilités des intellectuels**, Agone, Comeau et Nadeau, 1999.

Il s'agit des responsabilités politiques et sociales des intellectuels en matière internationale, principalement en ce qui concerne l'effrayante conspiration du capital et des gouvernements occidentaux les plus puissants contre les peuples asservis avec la complicité des régimes satellites capitalistes et aussi de la presse. Quatre textes qui sont autant de pamphlets dont l'intérêt est d'accuser qui le mérite : l'internationale de l'argent, les gouvernements (le Canada compris), leur rôle absolument scandaleux, un rôle occulté puisque la propagande des États eux-mêmes et celle des médias endorment ou trompent l'opinion autant que faire se peut. Woodrow Wilson, Carter, Kennedy, Reagan, Clinton, entres autres, sont cités à la barre.

Ce livre, pour son contenu, m'a rappelé *Autopsie des États-Unis*, d'un certain Matthias, bouquin paru vers 1953. L'auteur dessillait littéralement les yeux du public sur l'histoire impérialiste violente de ce pays.

Le livre de Chomsky, pas très structuré, assez insuffisant, tranche néanmoins où il le faut. L'auteur n'est pas le premier venu. Il fait là du journalisme ? Soit. Mais c'est du journalisme à la Mauriac.

Il dénonce, il énumère des faits, son discours a une portée critique et une portée morale, il prend parti dans un pays où la chose, parmi les intellectuels, n'est plus très courante, semble-t-il. Il est radical, il rejette les faux-fuyants, il accuse, il stigmatise.

Mais voici le plus important. Non seulement critique-t-il, mais, aidé de son prestige, il fait plus : il opère une revanche de la critique, il la relance, contre une culture de silence entretenu. C'est là ce qu'il faut surtout comprendre, reprendre.

On pourra constater avec un certain amusement que, sur le fond, il ne dit vraiment pas autre chose que Michel Chartrand...